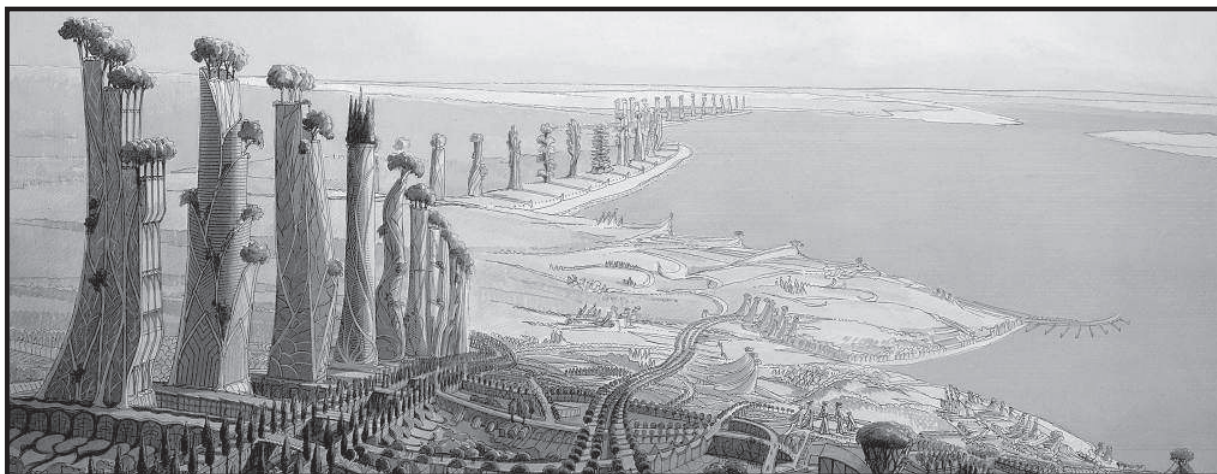


# le Mag

rendez-vous culturel du Courrier

**LA VILLE (IV)** Cité idéale? Vision futuriste? La ville utopique attise depuis des siècles l'imaginaire des penseurs, artistes et autres rêveurs, comme l'architecte Luc Schuitem. Le point avec Patrick Gyger, de la Maison d'Ailleurs.



**Images.**  
Les «archiborescences» de Luc Schuitem ont fait l'objet d'une exposition à la Maison d'Ailleurs en 2006. Ici: la cité des toits-jardins et la cité des vagues. DR

## Utopies à bâtir

PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT GERBER

Si plus de la moitié de la population mondiale vit aujourd'hui en ville, on assiste pourtant à un certain rejet du modèle urbain actuel, devenu symbole d'asphyxie et de pollution. On rêve d'autre chose. Seulement, il n'y a plus guère de nouvelles terres, de champs libres où laisser courir son imagination et inventer ce qu'une cité pourrait être. Quelques-uns se sont malgré tout attelés à remettre la ville en question, à lui chercher des formes inédites, plus adaptées au rôle qui est le sien en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle: proposer une réponse possible aux enjeux écologiques, démographiques et sociaux de notre temps. Un défi perpétuel, hérité des philosophes du passé et que les générations futures tenteront à leur tour de relever.

Dans l'imagerie populaire, la ville utopique est un lieu de perfection, apte à répondre aux différents besoins et dispensant le bonheur à ses habitants; mais elle représente avant tout les es-

poirs et les préoccupations de son époque. Et plus particulièrement de son concepteur, architecte ou écrivain. L'Atlantide décrite par Platon répondait ainsi à ses propres questionnements politiques et philosophiques, tout comme l'île d'Utopia de Thomas More résolvait les problèmes sociaux de l'Angleterre du XVI<sup>e</sup> siècle. On pourrait en dire autant des immenses gratte-ciel imaginés par l'écrivain Robert Silverberg dans *Les Monades urbaines* (1971): leur érection répond clairement au fort accroissement de la population mondiale, et va de pair avec l'élaboration de règles sociales strictes pour faire face à la promiscuité imposée.

Ces préoccupations, tout comme les solutions que les auteurs leur apportent, ont évolué au fil du temps. Jusqu'au stade où les propositions elles-mêmes sont devenues inquiétantes. C'est le cas du *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley (1932), où la vie citadine devient parfaite grâce à la distribution à grande échelle d'une drogue rendant la population «heureuse».

Enfin, si les élaborations variées de modèles de cités «idéales» ont servi de terreau aux architectes les plus audacieux (ainsi du Belge Luc Schuitem, lire en page suivante), il y a pour l'heure un gouffre entre cet imaginaire et sa réalisation: de telles cités ne dépassent pas – encore? – l'état de fantôme ou d'ébauche. On sait surtout que si une ville s'invente, elle ne se maîtrise jamais complètement. Chacune possède une vie en soi et finit par développer sa personnalité propre, qui ne correspond pas forcément au plan d'origine. Même en utopie, la perfection n'existe pas, nous apprend Patrick Gyger, directeur de la Maison d'Ailleurs, Musée de la science fiction de l'utopie et des voyages extraordinaires à Yverdon-les-Bains. Entretien.

**Comment définir la ville utopique?**

**Patrick Gyger:** Il faut déjà savoir que l'utopie, dans la notion moderne et étroite du terme, n'est pas n'importe quel paradis terrestre. C'est bien sûr un modèle de société meilleure que la nôtre,

mais sous la forme d'une proposition politique, d'une construction sociale. Dans les premiers discours sur la ville utopique, on établit surtout des schémas, des structures, tout ce qui permet d'ordonner. La raison pour laquelle la ville, tout comme l'île d'ailleurs, est souvent choisie pour développer une utopie, c'est justement parce qu'il s'agit d'une entité limitée. Soit un territoire d'expérimentation séparé, sur lequel on peut travailler, qu'on peut réglementer et développer en théorie à l'abri des influences extérieures. Cela en fait le lieu privilégié de l'utopie: en le transformant en profondeur, on transforme le comportement de ceux qui y habitent.

**Quels sont les auteurs et les textes fondateurs de cette vision?**

– En dehors de Platon, qui est à la base du discours sur la cité idéale avec *La République*, et bien sûr de Thomas More, on peut citer comme précurseurs Tommaso Campanella avec *La Cité du Soleil* (1623),

# à la Une

**Maison d'Ailleurs,** Musée de la science-fiction, de l'utopie et des voyages extraordinaires (14 place Pestalozzi, Yverdon-les-Bains), www.ailleurs.ch

<sup>1</sup> *Second Life* est un monde virtuel créé en 2003, où les utilisateurs peuvent agir et interagir au travers d'avatars informatiques, www.secondlife.com



Patrick Gyger, DR

... ainsi que Francis Bacon et sa *Nouvelle Atlantide* (1627). Tous deux montrent une ville parfaite, meilleure que ce qui existe à l'époque. Dans un registre plus proche de la science-fiction, il y a *L'An deux mille quatre cent quarante*, où Louis-Sébastien Mercier se projette 700 ans après 1771. On retrouve dans ces œuvres des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles les caractéristiques premières et communes de la cité utopique.

## Qu'ont-elles en commun ?

— Tout d'abord, l'épanouissement s'obtient au travers d'une doctrine qui doit être suivie assez rigoureusement. Dans ce contexte, le bonheur de la société passe avant le bonheur individuel. C'est d'ailleurs le principe de base de l'utopie et de la ville utopique. Et cela laisse peu de place pour l'individu dans sa créativité. Ensuite, cette ville idéale a tendance à séparer les fonctions par quartiers ou types de lieu, définis et très délimités pour le travail, les loisirs, les espaces verts, etc.

Il y a aussi une hostilité face à la nature. On la repousse à l'extérieur des murs, dans une volonté de quadriller la ville, de la rendre orthogonale, « assainie ». Il faut savoir qu'au départ, l'utopie n'est rien d'autre qu'un plan, de ville comme de société, qui ne demande qu'à être appliqué. C'est de la fiction philosophique autant que de la mathématique urbaine.

## Existe-t-il des exemples de réalisations dérivées de ces théories ?

— Il y en a plusieurs, dont la Saline Royale d'Arc-et-Senans, établie au XVIII<sup>e</sup> siècle par Claude Nicolas Ledoux, ou encore le familistère de Guise, bâti par Godin selon le modèle des phalanstères de Fourier (*vastes habitats communautaires autosuffisants, conçus pour répondre à l'ensemble des besoins des résidents, ndr*). Des idéaux poursuivis au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle par des gens comme Robert Owen ou Étienne Cabet, qui essaient de créer de véritables communautés coopératives aux États-Unis, basées elles aussi sur des principes d'équité, de partage et de maîtrise des biens de production par les travailleurs. Mais le résultat est un échec. L'abandon de la propriété et la mise en commun des biens notamment ont amené des conflits.

## Dans la fiction aussi, on aboutit souvent à un échec...

— C'est même une constante. On le décèle surtout dès le XX<sup>e</sup> siècle, quand l'utopie passe dans la contre-utopie. Il ressort de la vision de cette époque que l'utopie va forcément dégénérer. On se rend alors compte qu'elle n'est pas réalisable car son principe de base est que l'être humain est bon et qu'il accepte les règles qu'on lui impose pour son bonheur. Le quotidien qui nous environne montre cependant que ce n'est pas le cas. Les gens n'agissent jamais à long terme pour le bonheur, même dans leur propre intérêt.

Dans *Metropolis*, le film de Fritz Lang, la ville est sensée être rationalisée pour que

tout le monde ait sa place, qu'il n'y ait pas de chômage, que les gens soient heureux, etc. Mais on ne tarde pas à s'apercevoir que cela dévie dans l'exploitation: les strates de la ville deviennent les symboles de la société et, grâce à une structure urbaine, on peut contrôler les gens, les punir. Mais au départ, les dirigeants de cette ville désiraient le bien... C'est d'ailleurs ce qui est effrayant dans la contre-utopie: le système lui-même, mis en place en principe pour le bien de tous, va au final prendre le pas sur chacun. La ville utopique exploite en quelque sorte une faille de l'utopie et impose à terme sa volonté au citoyen, sans que personne ne puisse rien faire.

## L'utopie citadine fait-elle encore des émules aujourd'hui ?

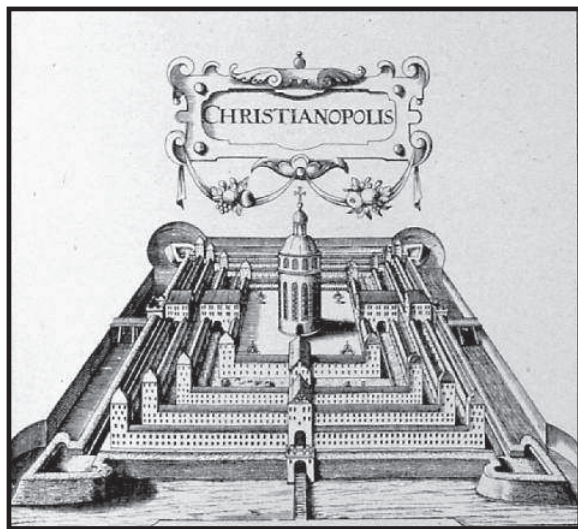
— Bien sûr. Il y a notamment le projet assez incroyable de ville du futur de Jacques Fresco. On peut l'entrevoir dans le documentaire *Future by Design*, de William Gazecki. Il y a développé le concept de *socio-cybermeering*: la mise en réseau des personnes et des biens dans les grandes constructions urbaines. Il y a aussi les projets d'habitats et de villes sous-marines de Jacques Rougerie. Ou, dans un autre genre, les projets utopiques de luxe de l'architecte David Fischer, à Dubaï, avec des bâtiments en mouvement.

Mais les développements véritablement utopiques se distancient toujours plus des modèles urbains et globalisants plus des modèles urbains et globalisants pour privilégier des modèles plus liés à

l'individu et moins à un système. Le capitalisme du XX<sup>e</sup> siècle a placé l'utopie, avec son idée du bonheur et de transformation des vies, dans la possession d'objets manufacturés. Cela a engendré une fragmentation du concept: plutôt que des villes ou des sociétés, l'utopie devient plus individuelle. On le voit très bien avec les communautés en ligne, où quelques intérêts seulement sont partagés. Plutôt que dans des villes gigantesques, les utopies se réalisent ainsi dans de micro-environnements, avec comme différence majeure que les répercussions sont peu étendues.

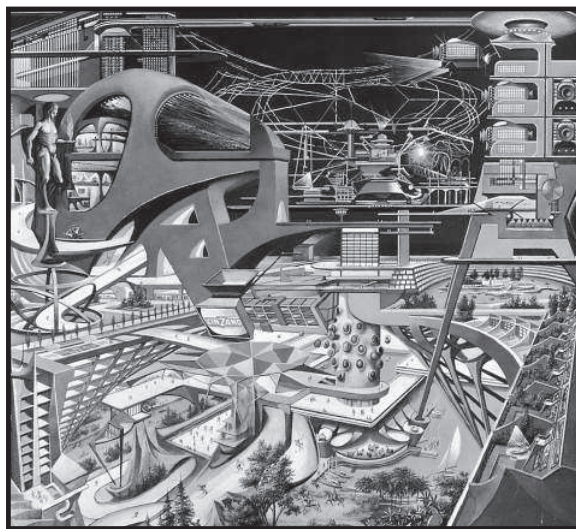
## Peut-on imaginer demain l'émergence de villes virtuelles? *Second Life*<sup>1</sup> a ouvert la porte...

— Ce qui est très intéressant justement, dans cet univers en ligne, c'est qu'à ce niveau-là, ça ne marche pas très bien. On y reproduit surtout un environnement qui existe déjà — des pavillons de banlieues, des cathédrales, on y retrouve aussi Genève par exemple. C'est aberrant, car le principe de l'univers virtuel devrait être: «Fait ce que tu veux, mais surtout les choses qui n'existent pas dans le réel!» Mais il n'y a pas, à ma connaissance, de bâtiments aberrants, plus grands à l'intérieur qu'à l'extérieur par exemple, ni de villes à l'envers. Cela montre aussi qu'on est en panne de représentations, surtout positives, du futur. Il y a en tout cas moins cette volonté de créer une société qui soit meilleure. On cherche plutôt que sa propre vie soit meilleure.



## Images.

A gauche: plan de Christianopolis, république basée sur le refus du commerce et la communauté des biens, imaginée par Valentin Andreae (1619).  
COLL. MAISON D'AILLEURS  
A droite: «L'urbanisme en l'an 2000», ou la ville idéale avec sports d'hiver en plein été (ou l'inverse), telle qu'on l'imaginait à l'époque de cette annonce de presse pour Cinzano signée Michel Simeon (vers 1960).  
COLL. MAISON D'AILLEURS/ AGENCE MARTIENNE



# Les villes vertes et vivantes de Luc Schuiten

## Lire.

Luc Schuiten a développé ses «archiborescences» dans plusieurs livres publiés aux Editions Mardaga: *Habitarbre* (2006), *Vegetal City* (2009) et *Archiborescence* (2010).

## La ville.

Cet été, plutôt que de fuir les métropoles, Le Mag se plonge dans leurs entrailles. Histoire d'en ausculter, chaque samedi, les sons, images, formes et mirages.

Ami-chemin entre imaginaire et développement scientifique, les villes organiques de Luc Schuiten représentent un projet particulièrement évocateur d'évolution possible de nos cités. Cet architecte belge, frère du bédéaste François Schuiten (*Les Cités Obscures*, Ed. Casterman), est l'auteur du concept architectural d'«archiborescence»: un néologisme qui définit la volonté de bâtir en utilisant des matières organiques vivantes comme matériaux. Exit les planches et autres briques de terres, inertes et calibrées. On ne tue plus les éléments pour les utiliser, on vit avec dans une nouvelle forme d'interdépendance et de respect mutuel. Nos lieux de vie deviennent ainsi inclus dans le cycle du vivant, donnant aux villes métamorphosées un charme végétal que n'aurait pas renié J.R.R. Tolkien dans ses compositions de cités elfiques (*Le Seigneur des Anneaux*)...

Le concept développé par Luc Schuiten commence dans les années 1970 déjà. Il conçoit alors Oréjona, une maison autosuffisante en énergie grâce à des sources naturelles (principalement le soleil et le vent), qui deviendra son lieu de vie. Si elle reste aujourd'hui la première maison écologique de Belgique, d'autres réalisations d'habitats biosolaires ont suivi, valant plusieurs prix d'architecture à leur auteur.

En s'appuyant sur des bases scientifiques, Luc Schuiten s'inspire des caractéristiques du monde végétal et animal, qu'il intègre à ses réalisations: les ailes de libellules pour les parois, les termitières pour la ventilation, les vers lumineux pour la lumière... On parle de «biomimétisme»,

principe ancestral qui consiste à s'inspirer de la nature et de ses formes, pour le design notamment, dans des constructions demandant certaines qualités particulières. Ainsi, pour la climatisation d'un bâtiment, l'apport passif d'éléments naturels sera recherché: la chaleur corporelle et les capteurs solaires seront autant utilisés que, par exemple, les changements du feuillage des arbres selon les saisons. Les besoins en énergie de ces maisons sont également réduits, en limitant à l'intérieur les appareils utilisés en fonction des besoins réels. Car la modification de l'habitat sous-entend également celle du mode de vie.

## UNE SCIENCE EN DÉVELOPPEMENT

Luc Schuiten transposera ces concepts à d'autres aspects urbains: jardins végétaux verticaux, végétalisation de rues, conception de véhicules urbains (dont le «chenillard», petite voiture électrique légère autoguidée), pour aboutir au final à des modèles globaux de cités végétales en archiborescence. Des travaux qui, pour le moment, demeurent principalement à l'état d'images, de prototypes et de plans pour le futur. Ils commencent néanmoins à faire leur chemin et à intéresser certaines municipalités. Si seul le projet d'aménagement végétal réalisé à ce jour est celui de la Place du Jardin aux fleurs à Bruxelles en 2002, plusieurs autres sont à l'étude ou en cours de développement dans cette même ville, notamment la création d'une cascade naturelle sur une façade d'immeuble. Sa réalisation a néanmoins été reportée depuis plusieurs années.

Toujours en phase d'étude, cette science requiert encore certains approfondissements. Le principal est sans doute d'accroître notre connaissance des mécanismes de croissance des arbres, pour obtenir les formes voulues et éviter que les structures et les éléments d'étanchéité prévus ne soient déstabilisés avec le temps par les modifications de forme des bâtiments. Les constructions étant vivantes, elles évoluent avec leurs habitants, grandissent, vieillissent et se modifient avec le temps. L'humain se trouve directement reconnecté avec le rythme de la nature et sa propre dimension biologique, peut-être trop souvent laissée de côté aujourd'hui.

## CHANGEMENT TOTAL DE PARADIGME

L'idée de villes vertes vivantes fait aussi des émules. Dans le cadre du concours d'architecture City of the Future lancé par la chaîne de télévision History Channel en 2006, le cabinet d'architecture Xefriortarch avait présenté son projet Chlorophyllia, transformant Los Angeles en ville organique.

Par leur optimisme et cette façon de ne pas aller à l'encontre de la nature mais d'en faire un partenaire, les recherches originales de Luc Schuiten marquent un changement de paradigme complet. Le Belge reste un pionnier en la matière, mais la voie qu'il ouvre peut conduire à différentes perspectives dans la conception future de nos villes. Une pensée qui, comme la ville de l'avenir qu'elle présente, mérite d'être arrosée pour croître et se développer. VGR